

Introduction

En 1748, se référant aux ancêtres des Français, Montesquieu écrivait « nos pères les Germains » (Graceffa 2008 : 83–104 ; Montesquieu 1748 : VI c., 18). Bien avant les Gaulois de la Troisième République, l'histoire de France s'est en premier lieu construite sur l'arrivée des Francs et leur unification par Clovis. À sa mort, ce dernier lègue à ses fils un royaume et une dynastie, celle des Mérovingiens. À l'image de nombreuses monarchies européennes, cette dernière se choisit une origine glorieuse : selon la *Chronique de Frédégaire*, l'ancêtre de la dynastie serait un certain Francion, fils d'un frère d'Énée qui, après la prise de Troie, serait allé fonder un royaume entre Rhin et Danube. Au XIII^e siècle, Rigord et Guillaume Le Breton augmentent le prestige de la dynastie en faisant de Francion le fils d'Hector (Burguière 2003 : 44), positionnant ainsi les Mérovingiens comme les héritiers de la légendaire cité (Coumert 2006 ; Le Jan 2003). La construction du récit des origines des Francs est mise à mal une première fois par les humanistes italiens dans le courant du XIV^e–XV^e siècle (Pomian 1992 : 64). Trois siècles plus tard, en s'attaquant à la légitimité de la royauté la Révolution française modifie profondément le rapport des Français avec leur passé franc. En 1789, dans un célèbre discours, l'abbé Sieyès se demande ainsi pourquoi le tiers état ne renverrait pas dans les sombres forêts de Germanie toutes les familles qui se prétendent être issues des conquérants francs (Sieyès 1982 : 8).

Ancêtre prestigieux tout au long du Moyen Âge, le Mérovingien se transforme en conquérant violent à partir du XIX^e siècle. Les historiens libéraux, appuyés par l'école de la Troisième République, véhiculeront une image du Franc synonyme de férocité, de conquête, d'usurpation de pouvoir et de décadence morale. En dépit des travaux récents, la représentation du Franc dans l'imaginaire collectif reste profondément attachée à celle du barbare envahisseur (Geary 1989 : 11). Il est vrai que la royauté mérovingienne offre une image très éloignée de la conception de la charge royale telle qu'elle est envisagée aux XIX^e et XX^e siècles. Elle est ponctuée de successions difficiles, de fratricides, de trahisons et de vendettas aussi célèbres que celle qui opposa les reines Frédégonde et Brunehaut à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle (Le Jan 1996 : 46–47). Néanmoins, ces événements ne définissent pas à eux seuls la civilisation mérovingienne marquée par la promulgation de lois, le raffinement de l'orfèvrerie, l'habileté des métallurgistes ou encore la fondation de monastères.

Aux côtés des historiens, l'archéologie mérovingienne participe, dans une certaine mesure, à la représentation négative des Mérovingiens. Les publications de la seconde

moitié du XIX^e siècle mentionnent de manière régulière le pillage des sépultures mérovingiennes (Noterman 2017 ; Noterman et Klevnäs, à paraître). Figure importante de l'archéologie de ce siècle, l'abbé Cochet décrit avec précision les traces de perturbations sépulcrales et rappelle que « la violation des sépultures est chose élémentaire en archéologie. Aussi l'on doit considérer comme une rareté et une bonne fortune un cimetière mérovingien qui serait arrivé jusqu'à nous dans son intégrité » (Cochet 1970 : 144). Albert Marignan, dans son *Étude sur la civilisation française* (1899), partage des sentiments similaires : « l'orgueil et la vanité qui définissent cette société ne peuvent qu'engendrer des actes cupides » (Marignan 1899 : 335). Progressivement, l'association entre Mérovingiens et tombes bouleversées devient un fait établi, et ce malgré la multiplication des découvertes archéologiques. En 1903, Auguste Bourin relève ainsi que le cimetière gaulois de La Neufosse « a été en grande partie fouillé (environ aux neuf dixièmes) à une époque qui paraît très reculée ; peut-être aussi par les Mérovingiens qui, dit-on, violèrent les nécropoles gauloises et gallo-romaines. » (Bourin 1908 : 30).

Le dernier tiers du XX^e siècle semble marquer un tournant dans l'approche de la civilisation mérovingienne et son appréciation par les historiens et les archéologues. De période obscure, elle devient une phase de transformation et de transition. Le VI^e siècle est aujourd'hui interprété comme un prolongement du monde romain par certains aspects, tels que la rédaction de textes de lois, la création de routes et de villes (Depreux 2002 : 50–51 ; Périn 1997 : 56–57). Quant au VII^e siècle, il dessine les prémices de ce que sera la période carolingienne avec, comme le souligne Régine Le Jan, de nouvelles formes de relations sociales, une plus grande puissance de l'aristocratie et un déplacement du centre de gravité du royaume et du commerce vers le nord et l'est de la Gaule (Le Jan 1996 : 83).

L'historiographie de la civilisation mérovingienne souligne à quel point la perception des Mérovingiens par les érudits fut fluctuante au fil des siècles. Les événements historiques et culturels ont fortement influencé la définition de cette période. Ils vont durablement imprégner dans l'imaginaire collectif et populaire une image largement fantasmée du Franc (Effros 2020 ; Noterman et Klevnäs, à paraître). Il n'est donc pas surprenant que la pratique de réouverture des sépultures, si répandue entre le VI^e et le VII^e siècle, ait participé à la construction du mythe mérovingien. L'histoire nationale née de la Révolution française a ainsi intégré cette pratique dans sa définition de la période mérovingienne. En effet, rien de moins étonnant pour un peuple barbare que de piller ses propres morts. Sous

le Second Empire, l'abbé Cochet, dont les publications font partie des plus précoces sur le sujet, décrit avec de nombreux détails les différents cas de pillage auxquels il semble être souvent confronté. À certaines occasions il laisse entrevoir sa méthodologie pour identifier et interpréter les perturbations sépulcrales (Cochet 1854 : 193). Ses descriptions ne sont jamais neutres et participent à la mauvaise image des Mérovingiens (Cochet 1970 : 135). Au cours de la décennie suivante, Édouard Salin fut probablement l'archéologue le plus prolifique sur la question du pillage. Ses travaux font encore aujourd'hui référence. Dans *La Civilisation mérovingienne* paru entre 1949 et 1959, l'archéologue mêle sa propre expérience de fouilleur et d'observateur aux témoignages contenus dans les textes antiques et médiévaux (Salin 1952). Il est de ce fait un des auteurs les plus fréquemment cités dans les publications abordant, même brièvement, la problématique du pillage des sépultures mérovingiennes en France.

Aux côtés de ces quelques parutions précoces, les publications germanophones des années 1970 vont demeurer pour longtemps une référence. C'est particulièrement le cas de l'article publié en 1978 par l'historien et archéologue allemand Helmut Roth (Roth 1978 : 53–84). Son étude correspond à la première synthèse documentée de la pratique sur un territoire s'étendant de l'est de la France au centre de l'Allemagne, en incluant la Suisse et le nord de l'Italie.

En France, il faut véritablement attendre le courant des années 1990 pour que l'étude du pillage se généralise et que la pratique ne soit plus (uniquement) perçue comme une contrainte à la compréhension des pratiques funéraires anciennes. Plusieurs monographies de nécropoles accordent ainsi une place significative à la perturbation des sépultures (Jimenez et Carré 2008 : 167–169 ; Urlacher, Passard-Urlacher et Gizard 2008 : 72–75). Parfois, le nouvel examen d'un document du haut Moyen Âge est le point de départ d'une étude sur les actes de pillage sur les tombes mérovingiennes (Dierkens 2011 : 589–611). Au-delà des frontières de la France, le phénomène a été abordé à travers plusieurs travaux universitaires, offrant ainsi de nouvelles synthèses à partir de données archéologiques récentes (Aspöck 2005 ; van Haperen 2017 ; Klevnäs 2010 et 2013 ; Zintl 2012 et 2019). À signaler également un article très complet sur la pratique dans les nécropoles de Transylvanie (Dobos 2014).

Les récents travaux réalisés de l'autre côté de la frontière française ont permis d'actualiser les données et les questionnements autour de la problématique des réouvertures, tout en soulignant le potentiel que représentent ces structures dans la compréhension des sociétés alto-médiévales (Noterman et al. 2020 ; Klevnäs et al. 2021). L'incroyable développement de l'archéologie funéraire en France depuis le début des années 1990 permet aujourd'hui d'étudier le phénomène sous un nouvel angle, offrant ainsi l'opportunité de réévaluer nos connaissances sur la pratique, mais également de revenir sur un certain nombre de « certitudes » étroitement associées aux tombes

bouleversées. Il est ainsi couramment admis que les perturbateurs mérovingiens agissaient par simple cupidité, se montrant avides de belles pièces tout en affichant une attitude superstitieuse face aux symboles « chrétiens ». Après leur passage, les tombes apparaissaient dépouillées de leur mobilier le plus précieux et les ossements du défunt étaient entièrement dispersés dans la structure. De ce fait, ces structures ont pendant longtemps été considérées comme un obstacle à l'étude des pratiques funéraires et ont fait l'objet d'une attention moins grande en comparaison avec les sépultures intactes. Pourtant, de nombreuses informations peuvent être extraites de ces tombes, même en l'absence d'étude biologique ou taphonomique possible. Intervenir sur une sépulture après l'inhumation du défunt n'est pas un acte banal, notamment à une période où le rapport aux morts se modifie. La stratégie d'intervention, le choix des sépultures visées, le traitement de la dépouille ou encore le type d'objets emportés sont autant d'éléments de réflexion sur les communautés du passé.

Dans l'objectif de proposer une synthèse actualisée de la pratique en France, la présente recherche s'est appuyée sur une étude détaillée de nécropoles fouillées ou publiées récemment¹. Au total, le corpus se compose de 48 sites funéraires répartis pour l'essentiel au nord la Loire² (Figure 1.1). La particularité de cette nouvelle étude est l'approche archéothanatologique des sépultures réouvertes³. Dans le domaine de l'archéologie funéraire, la France possède depuis quelques décennies des outils méthodologiques efficaces et qui dépassent le simple cadre de l'analyse taphonomique des restes osseux. Henri Duday rappelle ainsi l'importance de la restitution des gestes funéraires, ce qui implique l'identification des pratiques antérieures au dépôt du cadavre (traitement du corps avant l'inhumation), des pratiques sépulcrales (structure de la tombe, position du corps et du mobilier funéraire, composition de ce dernier) et des pratiques post-sépulcrales (réouverture des sépultures, manipulation des ossements, gestion des squelettes...) (Duday 2005 : 164). Aborder la réouverture des sépultures mérovingiennes par le biais de l'archéothanatologie offre ainsi la possibilité de dépasser le simple cadre de l'identification des perturbations. Elle ouvre la réflexion sur des aspects encore peu traités dans les publications scientifiques, à savoir la période exacte d'intervention des perturbateurs, la sélection des sépultures et des objets prélevés, la transmission de la mémoire des funérailles, ou du moins du contenu interne de la tombe, ainsi que l'impact de la pratique auprès de la communauté des vivants. Cette approche permet également de replacer au centre de la réflexion un élément essentiel, parfois négligé dans les publications anciennes : le mort. En bouleversant une sépulture, ce n'est pas

¹ Je tiens à remercier toutes les personnes, archéologues et anthropologues, qui ont eu l'amabilité de partager leurs données de terrain et d'enrichir ainsi le corpus de sites archéologiques nécessaires à l'étude.

² Concernant le cadre géographique de l'étude, se reporter à Noterman vol. 1, 2016 : 105–107.

³ Le terme d'archéothanatologie fut proposé par Henri Duday et Bruno Boulestin en 1998 au cours d'une table ronde à Sens (Yonne). Il rassemble les aspects biologiques et sociologiques de la mort (Boulestin et Duday 2005 : 17–30).

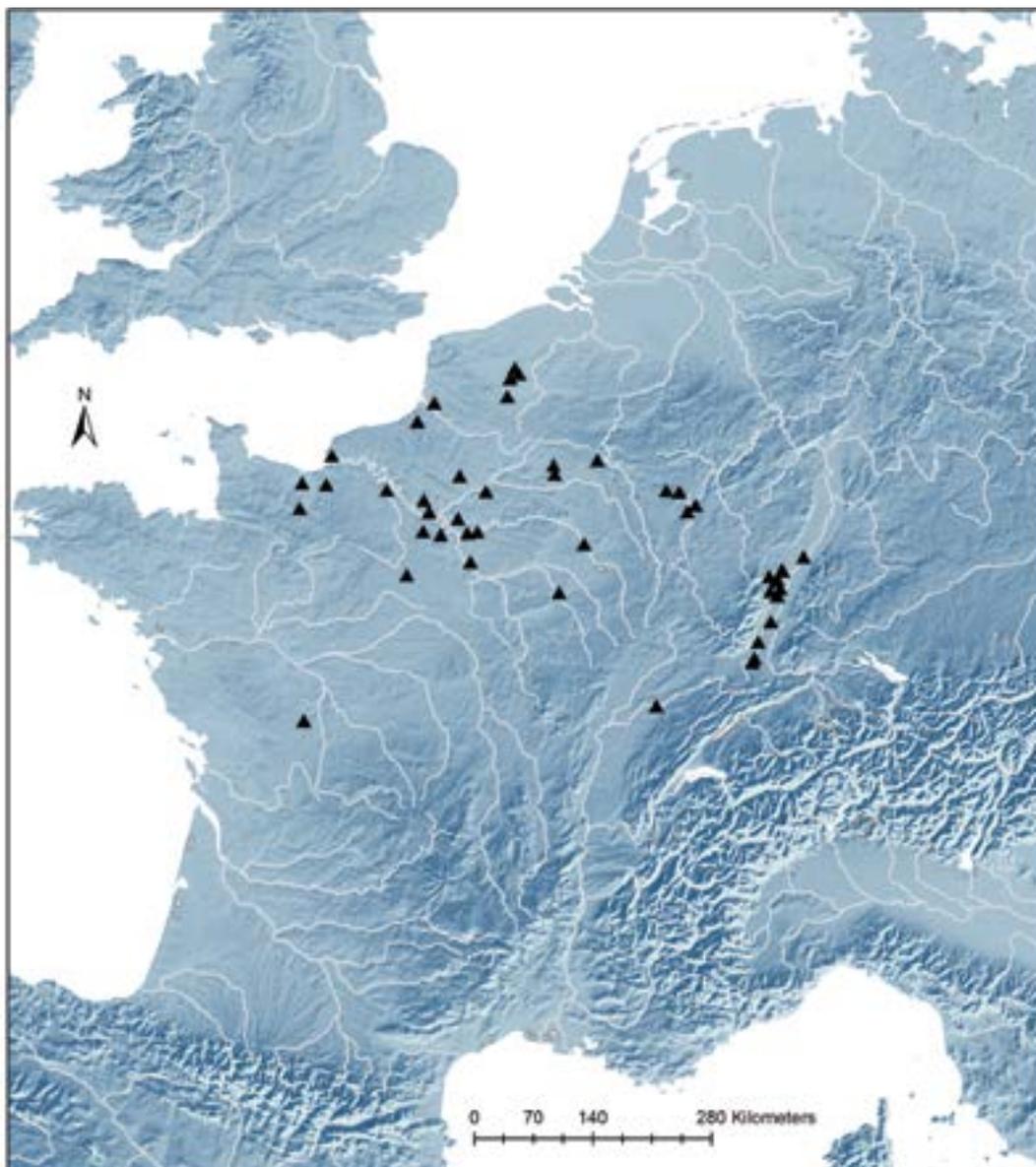


Figure 1.1. Répartition géographique des nécropoles mérovingiennes réouvertes intégrées dans l'étude.

simplement l'architecture funéraire ou le mobilier qui sont affectés, mais également (et surtout) le défunt. Ce dernier est au cœur de la problématique : qui est-il ? Pour quelle(s) raison(s) sa tombe a-t-elle été réouverte ? Est-ce le fruit du hasard, ou l'objet d'un choix délibéré ?

Afin de répondre aux objectifs de départ, la recherche s'organise autour de trois axes majeurs : la désignation de la pratique dans le temps, son expression archéologique et les interprétations qui peuvent lui être rattachées. Le premier chapitre revient en détail sur les mots employés pour décrire le phénomène et sur ce qu'ils nous apprennent de sa perception au fil des siècles. Les techniques employées par les perturbateurs pour accéder au contenu des tombes et identifiées en contexte archéologique sont abordées dans le chapitre suivant. Ensuite, s'ouvre une première discussion sur la chronologie et les acteurs des réouvertures au cours du temps : quelles sont les

indices archéologiques qui permettent de rattacher un bouleversement au haut Moyen Âge ou au contraire à une période plus récente ? Que nous apprend l'étude anthropologique sur le degré de conservation de la structure funéraire et de son contenu au moment de l'intrusion ? La quatrième partie se concentre sur l'aménagement funéraire des sépultures bouleversées et son impact sur la fréquence des réouvertures. La problématique des sarcophages est ainsi abordée. Ce contenant pérenne est en effet souvent considéré comme hautement sujet aux « pillages », sans pour autant que des études détaillées sur le sujet n'aient été menées. Le cinquième chapitre traite du profil biologique des individus perturbés et de son lien éventuel avec les spécificités de la pratique (fréquence des réouvertures selon le sexe et l'âge au décès des sujets, adaptation des techniques de réouverture en fonction de critères biologiques...). La pratique de l'inhumation habillée, et plus spécifiquement le mobilier funéraire, est étudiée dans

une sixième partie pour tenter de déterminer les éléments qui ont été emportés ou négligés lors de ces actions. À l'issue de l'analyse archéologique et archéothanatologique des sépultures, l'épineuse question du ou des motifs à l'origine de ces actes est posée à travers l'exploration des diverses théories régulièrement avancées dans la littérature française et étrangère. Ces dernières sont mises en regard avec les résultats de la présente étude afin d'évaluer la pertinence de chacune pour le cas français.

Les sources textuelles du haut Moyen Âge viennent appuyer et compléter l'étude archéologique des nécropoles. Elles sont de trois types : les textes législatifs, les récits (principalement hagiographiques) et les épitaphes. Plusieurs études leur ont été consacrées ces deux dernières décennies, notamment par André Parrot, Éric Rebillard, Bonnie Effros, Alain Dierkens et Cécile Treffort (Dierkens 2011 ; Effros 2002, Parrot 2003 ; Rebillard 2002 : 65–80 ; Reimitz 2020 ; Rio 2020 ; Treffort 1996).

1.1. Introduction

Long before the Gauls became the national ancestors, the history of France was built on the arrival of the Franks and their unification by the king Clovis. At the time of his death, his sons inherited a kingdom and a dynasty, the Merovingians, which came to trace its origin to the mythical Troy. Over centuries, the newly formed France recognised the prestigious figure of the Merovingian. The 1789 revolution, however, dramatically changed the balance and from a valiant and brave character, the Merovingian ancestor were turned into a violent conqueror. Throughout the 19th century, influential French historians conveyed an image of the Franks associated with ferocity, conquest, usurpation of power and moral decay. Despite recent work, the Frank in the collective imagination remains deeply attached to that of the invading barbarian (Geary 1989: 11). Alongside historians, archaeologists also contributed to the negative image of the Merovingian. It is thus not uncommon to read in publications from the second half of the 19th century the regular mention of the practice of early medieval grave robbery, proof of the barbarity of this people (Noterman 2017; Noterman and Klevnäs, in press). In 1857, Abbot Cochet described with precision the archaeological evidence of post-depositional grave disturbances and reminded the reader that the violation of Merovingian graves was elementary in archaeology (Cochet 1857 [1970]: 144).

It is not before the last third of the 20th century that a change in the approach to the Merovingian civilisation by historians and archaeologists is visible. From a dark period, it becomes a phase of transformation and transition. Far from a brutal break with Roman antiquity, the 6th century was in reality a form of continuation of the past, in particular with the legislation, the development of communication infrastructure and the creation of cities (Depreux 2002: 50–51; Périn 1997: 56–57). As for the 7th century, it marked the beginnings of the Carolingian

period with new forms of social relations, a greater power of the aristocracy and a shift in the centre of gravity of the kingdom and trade towards the north and east of Gaul (Le Jan 1996: 83). Looking at the publications from this period, Édouard Salin was certainly the most prolific archaeologist on the question of grave reopening in France. His work remains a key reference for discussions among French scholars (Salin 1952). It stands alongside the research conducted by Helmuth Roth and published in 1978 as part of the proceedings of a conference (Roth 1978: 53–84). Roth's study is the first synthesis of the reopening practice from eastern France to central Germany, including Switzerland and northern Italy. In the specific context of French research, the 1990s marked a change with a better integration of the reopened graves in studies. From this period onwards, the phenomenon is no longer (only) described as a constraint to the understanding of ancient burial practices, and chapters or sections about early medieval reopenings start to become a common part of the publications on Merovingian cemeteries (Jimenez et Carré 2008: 167–169; Urlacher, Passard-Urlacher and Gizard 2008: 72–75). Beyond France, notable academic works give new syntheses based on recent archaeological data (Aspöck 2005; van Haperen 2017; Klevnäs 2010 et 2013; Zintl 2012 et 2019).

With the aim of presenting an updated survey of reopening practices in France, the present research is based on a detailed study of recently excavated or published early medieval cemeteries. The corpus is made up of 48 sites distributed mainly to the north of the Loire river (Figure 1.1). More specifically, this new study of post-depositional intrusions deploys an archæothanatological approach to the disturbed graves (for definition, see Boulestin and Duday 2005: 17–30; Duday 2005: 164). Approaching the reopening of Merovingian graves through this method gives the opportunity of going beyond the simple recognition of the disturbances. Indeed, it opens up reflections on aspects that are still little dealt with in the scientific literature, namely the precise period of intervention of the reopeners, the selection of the graves and the objects taken, the transmission of the memory of the burial, or at least of the internal contents of the grave, as well as the impact of the practice on the living community. Based on this approach, the deceased, sometimes neglected in old publications, is brought back at the centre of the research. Reopening a grave does not imply the only disturbance of the funerary architecture or the objects, but also (and above all) the dead body.

This research is organised around three major axes: the designation of the practice over time, its archaeological expression and the interpretations that can be attached to it.

The first chapter opens up discussion on the words used to describe the phenomenon through time. In a similar way as archaeological evidence, the vocabulary attached to the reopening practice gives information regarding how the disturbance of the dead was perceived by the living.

Techniques used to access the contents of a grave are discussed in the next chapter. This is followed by an initial discussion of the chronology and actors of the reopenings over time: what is the archaeological evidence that help us to associate a disturbance to the Merovingian period or, on the contrary, to more recent times? What does archaeothanatological study tell us about the degree of preservation of the funerary structure and its contents at the time of intrusion? The fourth part of the book focuses on the funerary layout of disturbed graves and its impact on the frequency of reopening. The question of sarcophagi is thus addressed. This perennial container is often considered to be highly prone to be ‘robbed’, although no detailed studies on the subject have previously been carried out. The fifth chapter deals with the biological profile of disturbed bodies and possible links with the specificities of the practice, including frequency of reopenings according to the sex and age at death of the individuals, adaptation of reopening techniques according to biological criteria. The early medieval furnished practice, and more specifically grave goods, are studied in chapter six in order to identify what was taken away or overlooked during the intrusions. Following the archaeological and archaeothanatological analysis of the graves, the thorny question of the motives behind these acts is raised through the exploration of the theories regularly put forward in the French and wider literature. These are compared with the results of this research in order to assess the relevance of each to the French case.